

En effet, quelques minutes de marche menèrent les voyageurs près d'un homme couché et immobile sur le bord de la route. Comme s'il eût voulu cacher sa figure aux yeux des passants, un large chapeau de paille la couvrait tout entière.

La mise du voyageur en détresse trahissait sa misère. Son costume, outre le chapeau qui masquait ses traits et dont la vétusté était près de mettre la paille à jour, se composait d'une veste d'indienne, dont le soleil avait rongé les couleurs, et de calzoneras de nankin à boutons de filigrane qui ne paraissaient guère en meilleur état que la veste. C'était tout ce qu'on voyait de lui dans l'obscurité.

— Benito, dit l'Espagnol à l'un de ses domestiques, écartez du bout de votre lance le chapeau qui couvre la figure de cet homme; peut-être n'est-il qu'endormi.

Le domestique exécuta l'ordre de son maître, et enleva le chapeau sans mettre pied à terre; mais l'homme couché ne fit aucun mouvement. Quant à sa figure, il était impossible de la distinguer; l'obscurité croissait trop rapidement, comme d'habitude sous les tropiques. Don Estévan s'adressant à Cuchillo :

— Quoique ce ne soit pas votre spécialité, dit-il, si vous voulez faire acte d'humanité en essayant de faire revenir ce pauvre diable à la vie, il y aura pour vous une demi-once d'or au cas où vous le sauverez.

— Capista ! seigneur don Estévan, vous vous méprenez sur mon caractère ; je suis le plus humain des hommes quand... j'ai intérêt à l'être. Allez ! j'aurai bien du malheur si je ne vous amène pas ce soir ce gaillard-là à notre couchée à la Poza.

En disant ces mots, Cuchillo mit pied à terre, et, passant la main sur le cou de son cheval :

— Tout beau ! Tordillo, dit-il, attendez ici, et ne bougez pas.

Le cheval, tout en grattant la terre au pied et en rongéant son frein, obéit à la voix de son maître.

— Faut-il laisser un de nos gens avec vous ? demanda le sénateur.

Cuchillo n'eut garde d'accepter un aide qui eût pu revendiquer une partie de la récompense promise ; la cavalcade s'éloigna, et il resta seul. Alors il s'approcha de l'homme couché et se pencha sur lui pour juger, à l'inspection de ses traits, s'il y avait encore quelque espoir de le sauver.

A la vue de la figure du moribond, le bandit tressaillit.

— Ah ! s'écria-t-il, Tiburcio Arellanos !

C'était en effet le fils adoptif du gambusino victime de Cuchillo, ou pour mieux dire, Fabian de Mediana, qui se trouvait sous ses yeux.

— Je ne me trompe pas ! c'est bien lui. Ma foi ! s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux, reprit à part soi l'aventurier, frappé de la pâleur mortelle qui couvrait le visage du jeune homme.

Une idée infernale traversa son esprit. Celui qui peut-être partageait avec lui le secret qu'il avait acheté par un crime, se trouvait livré entre ses mains, au fond d'un désert où nul ne pouvait le voir. Cuchillo n'avait qu'à l'achever, s'il n'était pas mort, et à dire qu'il n'avait pu le sauver. Qui pourrait

prouver le contraire ? Alors ne devait-il pas mettre son secret à l'abri de toute éventualité ?

Tous les instincts de férocité du misérable s'étaient réveillés. Cuchillo tira son couteau et mit machinalement la main sur le cœur de Tiburcio. Un faible mouvement y dénotait encore la vie. Le bandit levait les bras ; mais il s'arrêta.

— C'est ainsi, pensa-t-il, que j'ai frappé celui que ce jeune homme appelait son père... Je l'ai égorgé au moment où il se reposait près de moi sans crainte, sans défiance. Je le vois, là, me disputant les restes d'une vie à moitié éteinte. Je sens encore sur mes épaules le poids de son cadavre quand je l'ai jeté à la rivière.

Et le bandit, au milieu de l'obscurité et du silence imposant du désert, jeta autour de lui un regard presque craintif. Le souvenir d'Arellanos sauva la vie de Tiburcio. Cuchillo, morne et pensif, s'assit auprès du jeune homme toujours immobile, et machinalement encore sa main fit rentrer le poignard dans sa gaine.

Puis, une voix s'éleva dans son âme et parla plus haut que sa conscience : c'était celle de l'intérêt personnel.

Connaissant les rares qualités de Tiburcio, se talents de *rastreador*, son audace parfois téméraire, Cuchillo crut devoir ajourner les sinistres desseins qu'il avait formés, et, quitte à le surveiller attentivement, il résolut d'enrôler le jeune homme sous les ordres de don Estévan, comme un partisan dont on connaît la valeur.

— Eh bien ! pensa-t-il, si mes intérêts m'ordonnent de lui reprendre plus tard cette vie, qui peut m'être utile à présent, et que je lui accorde, alors il ne me devra plus rien... Mais non, parbleu, nous serons quittes.

Cuchillo ne vantait pas en vain, comme on le voit, la susceptibilité de sa conscience, et, grâce à la force de cet argument, il résolut de ne plus laisser mourir celui que son intervention pouvait sauver, et dont en outre la vie lui était payée.

— Comme j'ai bien fait de conserver de l'eau dans mon outre pensa Cuchillo.

Il entr'ouvrit la bouche du moribond et y versa quelques gouttes avec précaution. Ce secours parut ramener Tiburcio, qui ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt.

— Cela signifie qu'il en veut encore, reprit le compatissant Cuchillo.

Il recommença deux fois la même opération, en redoublant chaque fois la dose.

Tiburcio poussa un soupir.

Cuchillo se pencha sur le jeune homme qui semblait recouvrer la vie petit à petit, et le considéra en paraissant réfléchir profondément.

Enfin, une demi-heure s'était à peine écoulée que Tiburcio fut ranimé et en état de répondre aux questions de celui qui se nommait emphatiquement son sauveur.

Tiburcio était bien jeune ; mais la vie solitaire qu'il avait menée mûrit et développe promptement le jugement. Ce fut avec des restrictions prudentes.